

Le pauvre petiot tremble de tous ses membres
 Pour le forcer à courir, Gonaterezon, qui
 a réclamé le supplice de l'enfant à grands cris,
 par la rage d'avoir perdu Nénuphar-du-Lac,
 le frappe d'un coup de bâton.

Le captif court, tandis que sur son corps nu
 les coups de bâton laissent leurs sanglantes
 empreintes.

C'est une pitié de voir ce pauvre, qui,
 jusqu'à ce jour, n'a connu que les caresses et
 les baisers, gémir sous les verges qui s'abat-
 tent sur ses membres frêles.

Les jeunes mères, le front traversé de larges
 courroies qui soutiennent leurs enfants au
 maillot dans des paniers d'osiers, semblent de-
 mander grâce par leurs pleurs qui perlent à
 leurs longs cils noirs.

Jean, tout à coup, s'affaisse avec un gémis-
 sement d'oiseau blessé.

— Oh ! maman, maman, appelle-t-il.

Un coup plus violent que les autres, qui l'a
 frappé à la tête, fait couler le sang en abondance.

Le Conseil des Anciens, cependant, a décidé
 que le jeune captif serait brûlé, afin de se rendre
 agréable le grand Manitou, par ce supplice
 d'enfant.

Et l'on attacha Jean, quand il fut revenu de
 son long évanouissement, à un peuplier au
 tronc badigeonné de rouge.

Au milieu des hurlements de joie, des vieil-
 lards et des jeunes gens, qui trouvent tout na-
 turel de torturer un prisonnier, fût-il un enfant
 inoffensif, entassent des brindilles et des bran-
 ches sèches mêlées d'écorces de bouleau sous
 les pieds de la victime.

Gonaterezon s'approche du bûcher, alors que
 Jean fait entendre des appels déchirants.

Le bourreau tient dans ses mains la peau
 d'une cuisse d'aigle, avec le duvet fort inflam-
 mable. Il bat ensemble deux pierres de mine,
 à la façon d'une pierre à fusil avec du fer ou de
 l'acier. Il met ainsi le feu à un morceau de
 tondre qu'il place dans de l'écorce de cèdre
 pulvérisée sous les brindilles. Enfin, il souffle
 doucement sur l'écorce qui s'enflamme.

Le feu jaillit, crépite, les branches s'allu-
 ment, la flamme monte mêlée à une fumée
 opaque ; le supplicié pousse des cris d'épouvan-
 te, les Indiens rient.

A ce moment, Nénuphar-du-Lac se rappro-
 che d'Aontarisati, impassible :

— Vaillant guerrier, lui dit-elle à l'oreille,
 laisseras-tu brûler cet enfant ? Grâce à lui,
 je t'appartiens à la vie, à la mort. Ignores-tu
 donc que ce supplice a été demandé surtout,
 par Gonaterezon, ton rival, furieux de son
 échec ? Plus brave et plus généreux que tous
 tes frères de cette tribu, souilleras-tu ta gloire
 en permettant que l'on torture cet oiselet sans
 nid ?

Délivre-le, et le grand Manitou te rendra le
 plus heureux et le plus grand des guerriers
 agniehronnons.

Et Nénuphar-du-Lac regarde l'Iroquois avec
 des yeux qui jettent le trouble dans son esprit.

La flamme enveloppe le martyr, qui se tord
 sur son bûcher.

Soudain, en trois sauts, Aontarisati se trouve
 près de l'arbre en feu.

Au sein de la stupeur générale, de son coute-
 las il tranche les liens de la victime, qui tombe
 dans ses bras.

L'enfant serre à le broyer le cou de son libé-
 rateur.

Des huées et des cris de rage fendent les airs.
 Les jeunes squaws, serrant leurs enfants
 contre leurs poitrines, font entendre des ex-
 clamations de joie contenues.

Aontarisati tient toujours l'enfant dans ses
 bras. Il monte sur une bûche à demi-consumée,
 qui avait déjà servi, peut-être, au supplice
 de quelque prisonnier.

Il relève fièrement la tête, et, promenant sur
 la bourgade un regard plein d'assurance, il
 étend, pour imposer silence, son bras chargé
 d'anneaux de cuivre :

— Tout-puissant sagamo des Agniehronnons,
 dit-il, et vous, mes frères, je réclame pour mon
 esclave cet enfant, que j'ai moi-même enlevé.

Alors, Kiotsaeton, faisant taire d'un geste
 impératif Gonaterezon, qui proteste avec véné-
 mence :

— Mon frère est dans son droit, dit-il,
 puisqu'il veut ce visage-pâle pour esclave,
 qu'il soit fait selon son désir !

Voilà comment Jean de Champflour gran-
 dit au milieu de cette tribu des Agniehronnons.

On lui donna le nom d'Andioura.

IV

Quinze ans plus tard.

Le vieux sagamo Kiotsaeton n'est plus.
 Ses fils ont été tués par les Algonquins.

Le nouveau chef de la tribu est Aontarisati.

Or, ce soir-là, le nouveau sagamo, assis à
 l'entrée de son wigwam aux côtés de sa squaw
 qui cousait pour l'hiver des souliers en peau
 d'élan, avait les yeux rivés sur un jeune Indien.

Ce dernier était étendu près du feu, sur une
 peau de loup-marin, au-dessous de laquelle
 avaient été jetées des feuilles de hêtre pour
 intercepter l'humidité de la terre.

Couché sur le dos, le jeune homme fumait
 son petun dans la pipe de pierre indienne. Il
 contemplait la magnifique voûte diamantée
 qui se déroulait au-dessus de sa tête.

Il n'était pas coutume parmi les Indiens
 d'alors de porter des hauts-de-chausse, pour
 la raison que ce vêtement les incommodait
 dans leurs mouvements, comme si leurs membres
 inférieurs eussent été ligottés. Cependant,
 cet Indien, nu jusqu'à la ceinture, était vêtu
 de hauts-de-chausse en peau de daim barriolée
 de peinture en forme de passements fort